

A l'occasion des vingt ans de l'Ecole la Garanderie.

Mémoires Conférence

La commémoration n'est pas mon fort. J'ai pris ma part à la création de l'école. Je revois maintenant quelques visages, deux ou trois grands événements et peut-être la substance de quelques livres. Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses: est resté ce qui l'a pu. Je pourrais faire le compte de mes mérites et de mes échecs mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue; je me suis détesté, je me suis apprécié; – puis nous avons vieilli ensemble.¹

Mes amis,

La célébration d'un anniversaire ne saurait porter mon enthousiasme à incandescence et ma flamme vacille davantage encore lorsque l'événement dont on fait mémoire s'est risqué à croiser - par quelque hasard heureux ou funeste – mon propre chemin de vie.

L'école a vingt ans... et moi, je n'ai plus vingt ans et n'ayant plus vingt ans, je m'avise des ruses de la mémoire qui, lorsque on *fait mémoire*, en rajoute si lestement à la banalité du réel. Racontant, on se raconte. Evoquant le passé, on le pare des attraits du songe. On fait profession d'humilité mais en réalité on s'enfle de la modestie affichée. Dans ses notes prises *Pour un portrait* de M. Teste, Paul Valéry note ceci:

A cet homme étrange, le souvenir le plus vif et le plus net n'apparaissait que comme une formation actuelle de son esprit, et la sensation même du passé de telle image s'accompagnait de cette notion que le passé est un fait du présent – une sorte de... couleur de quelque image – ou bien, c'est une promptitude de réponse précise et exacte.

La mémoire est plus que le souvenir: se souvenir, c'est citer une absence à comparaître au présent de la conscience. Mémoriser, puis se remémorer, c'est élaborer puis exprimer le récit de ce souvenir. Ce récit enrichit – mais aussi infléchit – la précise substance du souvenir. On pourrait tout à fait soutenir l'inverse et définir nos souvenirs comme une interprétation de la mémoire. Mais pour la durée de cet exposé, je suggérerais que l'on considérât nos mémoires comme un art de conférer au souvenir brut le sens dont nous souhaitons l'enrichir.

Il est banal de dire que nos mémoires nous structurent... elles sont nos racines et nos balises mais puisqu'elles disent l'inactuel au présent, elles se tissent autant du passé que de l'avenir. Nos mémoires sont des visions, des mots et des mouvement intérieurs surgissant du passé mais aussi des figures du temps attendu, rêvé ou redouté.

Nos mémoires d'avenir

Incertitudes

Rien ne nous inquiète davantage que l'incertitude du lendemain. Souvenez-vous du début de cette année 2017, entrée en scène sous une livrée bien sombre: Donald Trump se mettait à gouverner par éclats de tweets et se délectait à bouter le feu; la France se noyait dans les sombres marécages de mille affaires et l'on ne savait plus pour qui tailler le costume de la présidence; déjà les Anglais grimaçaient à l'Europe et l'Italie reprenait goût à la valse des gouvernements. Vladimir

¹ Imité de Paul Valéry, *La Soirée avec M. Teste*

Poutine hésitait entre le Tzar et la *star*, effarant les uns, séduisant les autres. En Suisse, pour ne pas demeurer en reste, nous jouions à nous inquiéter pour notre prospérité.

Un mot revenait régulièrement dans la presse: l'incertitude. On s'affolait de l'imprévisibilité des lendemains. Cette angoisse pourtant n'était pas neuve. Avons-nous jamais vécu un temps où l'avenir était certain, où janvier savait déjà tout de juin ou de décembre? Ce n'est pas sûr et l'on pourrait même soupçonner l'avenir d'avoir la fâcheuse habitude d'être incertain. Conjuguer l'avenir au futur certain, autrement dit nous forger la mémoire d'un avenir strictement jalonné, n'est-ce pas nous en remettre à une forme de destin scellé dans les astres ou gravé sur les lignes de nos mains?

La tentation du devin

J'aime à triturer les récits bibliques pour en extraire quelque lecture épicée: ce n'est pas ma méthode mais celle du Talmud, et plus qu'une méthode, un art que Marc-Alain Ouaknin appelle le *lire aux éclats*. Lire aux éclats, c'est presser – et même pressurer – un texte pour en extraire un inédit de sens. Je ne connais pas de jeu plus fécond.

Voici donc la récit de la Genèse. Installons-nous en ce Paradis terrestre que Jack Rolland décrivait ainsi: *Une pomme, deux poires et des pépins*. De pomme, pourtant, il n'est pas question... mais d'un arbre à l'ombre duquel nous nous abriterons tout-à-l'heure. Nous sommes les deux poires, Adam et Eve qui ensemble constituent le prototype de l'humain. Les voici – nous voici donc – confrontés au *pépin* d'une tentation ourdie par celui que nos traductions françaises nomment le *serpent*. L'hébreu biblique, qui n'écrit que les consonnes, porte les lettres *N(oun)–H(et)–Sh(in)* pour dire le *NaHaSh*: le serpent. Mais une autre vocalisation (*NeHaSh*) permet de traduire par *devin*. Ce devin, nos traductions bibliques le disent *rusé* ('arom). Mais on peut lire aussi 'aroum... c'est-à-dire... *nu*. Le premier tentateur de l'homme est donc un *devin nu*; ayant cédé à la tentation, l'homme se retrouve *nu*... et donc à l'image et à la ressemblance du devin et non plus du divin. Même en français, une seule voyelle fait un autre monde!

Jouer au devin serait donc une tentation première dont l'objet est symbolisé non par une pomme mais par ce que nos traductions nomment *l'arbre de la connaissance du bien et du mal*. Là aussi, amusons-nous à *lire aux éclats*, évitant les coquetteries souvent traîtresses de la traduction et nous contentant d'un décalque strict de l'hébreu: *l'arbre pour connaître, bien et mal*². Le bien et le mal caractériseraient ici la connaissance, dont la valeur apparaît ambiguë et il en va des connaissances comme des mémoires: il en est de fondatrices et d'autres délétères. La mémoire d'avenir est féconde lorsqu'elle relève d'un projet libre mais nuisible lorsqu'elle fait un récit fatal de l'avenir, considéré comme inéluctable.

Le destin subi

L'oeuvre du devin est de nous induire en tentation de ce destin que les latins nomment *fatum*, une inscription indélébile du *sort* dans l'inéluctable de nos jours. Lorsque dans nos mémoires résonne cette fatalité, notre responsabilité s'étirole. La croyance en un destin ressemble à une forme de paresse puisqu'elle nous dégage d'avoir à répondre de nos actes, de nos pensées et même de nos amours. Bien sûr, ce destin, nous l'évoquons généralement sous une forme légère, comme pour en rire: l'horoscope, le marc à café, les lignes de la main, les rituels étranges des voyantes, tout cela ne paraît plus nous concerner et pourtant une Elisabeth Teissier est toujours sous les feux de la rampe et il semblerait que plus de 50% d'entre-nous consulteraient ceux et celles qui, selon l'expression de Jacques Neiryck, exercent la profession de *menteur*³. Pensez simplement aux multiples appels téléphoniques que nous recevons de la part de voyantes qui ont tout prévu,... hormis le fait que nous allons refuser la *consultation gratuite* qu'elles nous proposent.

² En hébreu: *Etz ladaat tov veRa*.

³ Cf. Jacques Neiryck, *Profession menteur*, Ed. Favre, 2010.

La croyance en ce destin subi affecte profondément notre mémoire d'avenir: on s'imagine que l'avenir n'est rien d'autre que la révélation d'un chemin déjà tracé, qu'il se peut lire dans les étoiles, le marc à café... ou la volonté d'un Grand Horloger dans les livres duquel tout serait déjà inscrit.

Pourquoi ne pas extrapoler et chercher les virus du destin là où nous les apercevons si peu? Ce que nous jugeons fatal peut être un symptôme: les modes – au sens large du terme – induisent un comportement obligatoire et une pensée alignée... ne parle-t-on pas de *modes de pensée*? Puisque telle est la tendance, nous n'aurions d'autre choix que la suivre et voilà que tout – et jusqu'à nos valeurs les plus essentielles – s'abîme en statistique. Le devin détruit en nous le rebelle et nous fait hébétés de résignation.

C'est là qu'il faut choisir: soit l'on mise sur un destin soit l'on préfère la liberté... et la responsabilité qui en est la soeur jumelle. S'il y a liberté et responsabilité: pas de destin; s'il y a un destin: pas de liberté ni de responsabilité. Un proverbe hébreu illustre ce dilemme: *Il n'y pas d'étoile pour Israël* et David Banon de préciser: *L'Homme n'a pas de destin mais il a une destination...* ce n'est pas la même chose.

Peut-être pourrait-on lier cette destination à l'idée de *projet de sens* qu'affectionne Antoine de La Garanderie? Le maître aurait alors à libérer l'enfant du fardeau du fatal pour le rendre à sa vocation première d'être libre et responsable. Eduquer, c'est toujours susciter la révolte contre la fatalité.

Le destin construit

Le destin nous entrave de liens. Il en est dont on nous enchaîne et d'autres qu'on se passe soi-même aux poignets. Il se peut qu'ayant cessé de nous convaincre que tout est irrémédiablement écrit, nous nous attachions à pouvoir tout écrire. Craignant plus que tout l'incertitude, nous aimons à formater l'avenir, à jalonner les chemins de manière à ce que tout de nos vies s'inscrive dans un programme dont nous espérons que nulle inconnue ne viendra troubler l'impeccable logique. Ces peurs, me semble-t-il, expliquent nos passions pour l'automatique et le juridique. L'automatique – qui certes peut nous soulager de tâches subalternes – installe des processus rigoureux offrant la garantie que nul inédit n'apparaîtra. Quant au balisage de nos existences par les dispositions juridiques, ce sont elles qui, selon l'expression de Philippe Murray, nous font marcher *au pas de la Loi*.⁴

Le temps de Chronos

Or nos mémoires ont partie liée avec la conception que nous nous faisons du temps. Nos passions de l'automatique et du juridique nous font les clients captifs du temps de *Chronos*, la divinité primordiale personnifiant le temps mécanique. Plus de *Kairos* et moins d'*Aïon* encore, ces deux autres dimensions du temps chères aux Grecs d'heureuse mémoire. *Kairos* – pour le dire de manière simpliste – est le temps du sens qui fait sentir ce que peut un homme. L'*Aïon* fait davantage encore pièce à Chronos en rejoignant ce que Péguy nommait *l'internel*. La *technochronie* nous fait haletants au temps mécanique et terne du seul Chronos, dont on rappelle qu'il épousera *Anankê*, beauté – ou laideur – fatale personnifiant la nécessité, le *fatum* précisément. Jan Marejko a décrit le phénomène avec précision: notre temps, soumis au seul Chronos, fait de nous des *esclaves du sablier*.⁵

Pour l'esclave du sablier, rien de neuf ne peut surgir sous le joug de cette *technochronie* car tout y est parfaitement maîtrisé et prévu par les algorithmes. Ce temps fait *dégénérer l'attente en*

⁴ Je consacre un plein chapitre à l'étude de l'idée de « norme » dans mon dernier livre: Une Ecole, des échos. Voir p.55 et suivantes.

⁵ Jan Marejko, *Les esclaves du sablier, Hystérie et technocratie*, Mobiles - Âge d'Homme, 1991.

gestion, dit Marejko. Si l'attente est une tension féconde capable d'accueillir l'imprévisible, la gestion n'est qu'un réglage et une synchronisation des circonstances. Aujourd'hui, on n'attend plus rien, on gère... selon une expression dont vous m'accorderez qu'elle est devenue plus qu'envahissante.

Aux temps troubles de l'entre-deux guerres, Paul Valéry notait déjà que *l'avenir n'est plus ce qu'il était*. Déjà, on croyait avoir balisé la marche de l'humanité et voilà qu'il fallait s'aviser que la vie ressemble toujours à une course d'orientation. Rien de nouveau donc sous le soleil de l'histoire et quand on s'effraie des incertitudes, on rejoue à Adam et Eve croquant le fruit de l'arbre. On croit que cette gourmandise nous garantit un séjour pérenne au Paradis... alors que c'est elle qui nous en bannit.

La peur de l'angoisse

Voilà qui n'est pas sans conséquence sur l'éducation et la pédagogie.

Antoine de La Garanderie enseignait que l'acte de connaissance, parce qu'il nous confronte à l'infini du temps et de l'espace, a toujours partie liée avec une forme d'angoisse. Cette angoisse, dont la pleine maîtrise de l'avenir prétend nous délivrer un peu, est féconde. Ce dont on se doit défaire, disait La Garanderie, c'est de la *peur* de l'angoisse. C'est hélas cette peur qui souvent façonne nos mémoires d'un avenir conçu comme un parcours d'où le risque aurait été banni et qui serait parfaitement maîtrisé d'avance. Je me demande si notre quête frénétique d'une sécurité presque absolue ne serait pas un écho – peut-être pas si lointain – de notre premier dialogue symbolique avec le serpent.

Mais nous pouvons avancer encore d'un pas.

Memento mori

Se vouloir façonner une mémoire sur mesure peut procéder de deux projets: y inclure nos rêves et en exclure les menaces. Or il est une menace qui pèse son poids infini d'angoisse: la mort. L'homme, dit Heidegger, est un *Sein sum Tode*, un être vers la mort. Voilà un enjeu essentiel de la mémoire de l'avenir: les latins enjoignaient au sage de se souvenir qu'il mourra: *memento mori*.

Notre rapport à la mort est très étrange: plutôt que d'en faire mémoire et donc lui conférer un sens, notre temps préfère s'en jouer ou s'en faire un spectacle: les cadavres défilent dans les journaux; les morts les plus violentes sont représentées sans retenue au cinéma, dans nos séries télévisées ou les *jeux video*. La spécificité de ces morts-là – outre leur caractère souvent virtuel – est d'être des morts *qui déjà ont eu lieu*, comme si ces morts là nous protégeaient de celle qui vient.

Chacun connaît la méditation de Montaigne dans le premier livre des Essais:

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-là partout. La préméditation de la mort, est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir.⁶

Quelques lignes plus avant, Montaigne nous propose une manière concrète d'affronter cette préméditation de la mort:

Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut: et que la mort me trouve plantant mes choux: mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait.

Jean de La Fontaine traitera du même sujet dans sa fable: *La mort et le mourant*.

⁶ Premier livre des Essais, Chapitres 19 et 20. Précisons: il a *désappris à servir* n'est pas à comprendre au sens de ne plus vouloir rendre service... mais bien de cesser d'être *serve*, c'est-à-dire esclave.

*La mort ne surprend pas le sage
Il est toujours prêt à partir
S'étant su lui-même avertir
du temps où se faut résoudre à ce passage*

Le sage s'averti lui-même de la proximité de sa mort: *memento mori*. Mais le héros de la fable ne l'entend pas de cette oreille:

*Un mourant qui avait plus de cent ans de vie
se plaignait à la mort que précipitamment
Elle le contraignait à partir tout à l'heure
Sans qu'il eût fait son testament
Sans l'avertir au moins: Est-il juste que l'on meure
Au pied levé? dit-il: Attendez quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!*

Dans les termes de Montaigne, voilà un centenaire qui n'est guère *nonchalant de son jardin imparfait!*

Mais la mort a sa réponse:

*Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience:
Eh! N'as-tu pas cent ans. Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France?
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose:
J'aurais trouvé ton testament tout fait
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.*

Ici, la mort devient une pédagogue... un peu cruelle car elle rappelle au vieillard tous les signes qu'il n'a pas su voir et qui auraient dû nourrir sa mémoire d'avenir:

*Ne te donne-t-on pas des avis, quand la cause
du marcher et du mouvement
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
ou morts, ou mourants, ou malades:
Qu'est-ce cela qu'un avertissement?*

Ici, la mort ne dit pas autre chose que ce que j'évoquais tout à l'heure: toutes les images de mort dont nous sommes abreuvés – et bien sûr l'expérience inévitable de la mort de nos proches – ne suffisent pas à constituer une mémoire de la mort qui nous soit sans cesse présente.

Et la mort de conclure, de façon péremptoire:

*Allons, vieillard et sans réplique,
il n'importe à la République*

Que tu fasses ton testament.

Traduisez: tous ces beaux projets que tu te sens en devoir d'accomplir encore n'ont en réalité que peu d'importance. Dans les termes de Montaigne: peu me chaut le chou que tu n'as pas planté.

La morale de la fable est fort belle aussi:

*La Mort avait raison. Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte et faisant son paquet...
.....
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.*

Au fond: n'être pas préparé à la mort, c'est être déjà mort.

Dans une de ses conférences, Antoine de Garanderie, reprenant le fameux aphorisme de Montaigne: *la préméditation de la mort est préméditation de la liberté*, considérait que cette disposition de la conscience constituait un fondement de la pédagogie. Je vois deux raisons possibles à ce parallèle:

La première est que la mémoire de la mort nous ramène au réel. Nous nous forçons mille certitudes, mille idéologies, mille projets jugés indispensables, mais la seule certitude que ne peut entacher aucun doute est celle de la mort. Il n'y a pas de connaissance plus importante à acquérir et... mémoriser.

La seconde tient peut-être en ceci que seule la culture peut faire pièce à la mort. Les oeuvres humaines – pour autant qu'elles soient des oeuvres et non seulement des productions – excitent notre espérance en une victoire sur l'anéantissement. Bach est mort – hélas! Et demeurons inconsolables! – mais l'Art de la Fugue demeure. N'y a-t-il pas quelque intemporalité dans les oeuvres de l'esprit?

La pensée pédagogique d'Antoine de La Garanderie rejoint ici celle de M. Teste – ce personnage qui est un peu le double imaginaire de Paul Valéry – lorsqu'il évoque non pas directement la mort, mais une maladie dont il sait qu'elle l'emportera.

Que peut un homme? Je combats tout, – hors la souffrance de mon corps, au-delà d'une certaine grandeur. C'est là pourtant que je devrais commencer. Car, souffrir, c'est donner à quelque chose une attention suprême, et je suis un peu l'homme de l'attention... Sachez que j'avais prévu la maladie future. J'avais songé avec précision à ce dont tout le monde est sûr.

Tout le monde, certes, est sûr d'avoir à affronter un jour la souffrance et la mort. M. Teste veut aller au-delà d'une vague intuition: il y songe *avec précision*.

Je crois que cette vue sur une portion évidente de l'avenir devrait faire partie de l'éducation. Oui, j'avais prévu ce qui commence maintenant. C'était, alors, une idée comme les autres. Ainsi, j'ai pu la suivre.

Il ne s'agit pas bien sûr de saluer chaque jour ses élèves pas un sonore: *vous allez tous mourir!* Mais il faut, je crois, faire sentir cette réalité en faisant émerger à la conscience la fragilité du monde. Le danger de vivre confère aux pensées et aux choses une nouvelle dimension. *Toutes les choses vivantes sont belles parce qu'elles portent en elles le secret de leur prochaine disparition.* écrit Christian Bobin.

Venons-en maintenant au sens que nous donnons spontanément à la mémoire qui évoque la présence dans la conscience d'un événement du passé.

Mémoires du passé

Mémoire contre mémoire

Notre temps fait de la mémoire un usage ambigu. D'un côté, les peuples et les gens en quête d'identité accordent à ce je propose de nommer: *la mémoire identitaire*, une importance toujours plus grande. On assiste partout à la remise en valeur – ou une réécriture – des récits nationaux censés fonder l'identité d'une nation ou d'une communauté... et le moins qu'on puisse dire est que ces récits ne s'encombrent guère de scrupules historiques ou scientifiques.

Sous un autre aspect, on hait la mémoire et de ce point de vue, l'école est en première ligne: considérez toutes les diatribes contre le par-coeur mais plus encore cette idéologie qui veut que l'élève apprenne par lui-même, qu'il n'ait pas à souffrir de l'influence des maîtres, lesquels, à ce titre, sont priés de le stimuler à savoir mais surtout de ne pas chercher à lui *transmettre* un héritage.

D'un côté, une forme d'addiction aux récits de mémoire identitaire, d'un autre un refus de la mémoire des oeuvres.

Voilà la pelote contradictoire dont il s'agit maintenant de détricoter un peu les noeuds.

Mémoires historiques

Dans son ouvrage: *La revanche de l'histoire*, Bruno Tertrais⁷ écrit: *Rarement le passé n'a été aussi présent*. Il a raison. Pour le dire schématiquement: le 20ème siècle a scellé l'échec des grandes utopies: non! L'avenir ne saurait être celui qu'on rêve de construire. Non, l'Internationale gauchère ni la Mondialisation droitière ne permettent de s'y *retrouver*. Le risque pour notre siècle est que cessant de rêver que l'on pourrait devenir ce que l'on rêve, on se résigne à n'être plus que ce que l'on rêve avoir été.

M.Trump le dit explicitement: *Make America great again*. C'est un projet de restauration – d'un passé fantasmé – avec un slogan qu'un Vladimir Poutine pourrait aisément transposer à son projet de Grande Russie, la Chine à ses revendications territoriales fondées sur des cartes antiques, l'Iran dans son combat contre la colonisation et ses fantasmes des splendeurs perses. Il n'est jusqu'à Francois Fillion qui voulait réécrire un *récit national* susceptible selon lui de réanimer la flamme patriotique des petits Français. Mille autres illustrations pourraient être proposée, à commencer bien-sûr par la volonté de *Daech* de restaurer un califat.

Je n'ai nulle compétence pour juger de la valeur historique de ces références aux passé. Ce qui m'intéresse est de savoir dans quelle mesure les racines historiques sont capables de forger une identité et d'évaluer ce que vaut une mémoire entièrement façonnée par un récit historique.

Tout cela a été théorisé: en 1902, Maurice Barrès écrivait:

Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles ne viennent pas de notre intelligence: elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions psychologiques... nous sommes la continuité de nos parents. Cela est vrai anatomiquement. Ils pensent et parlent en nous. Toute la suite des descendants ne fait qu'un seul être... c'est tout un vertige où l'individu s'abîme pour se retrouver dans la famille, dans la race, dans la nation.

⁷ Bruno Tertrais, *La revanche de l'histoire*, Odile Jacob, 2017.

La mémoire devient ici un *absolu identitaire* – un absolu comme le *destin* que j'évoquais tout à l'heure – et voici la mémoire d'avenir réduite à l'image qu'on se forge dans nos mémoires du passé. A cet absolu de la famille, de la race et de la nation, il faudrait faire allégeance. Plus moyen de se souvenir qu'on est un homme avant d'être de telle famille, de telle race ou de telle nation. Plus moyen d'élaborer un projet de sens personnel.

Nous n'avons hélas pas le temps d'approfondir ces questions de haute actualité. Reste que le pédagogue doit demeurer attentif: il ne peut évidemment, dans son projet d'*élever* son élève, le vouloir réduire à une *tabula rasa* sur laquelle rien encore n'aurait été écrit. L'enfant est habité de diverses mémoires qui, si elles ne le déterminent pas, ne constituent pas moins les conditions objectives de sa croissance personnelle, affective et intellectuelle. L'élève ne se façonne pas *ex nihilo* mais bien à partir de racines qu'il n'a pas choisies et dont il doit simplement prendre acte. Tout l'art du pédagogue sera de conduire cet élève à se saisir de ses racines et de leur conférer un sens personnel.

J'évoquais les racines, cette métaphore jardinière de l'identité. L'image pêche par son caractère un peu statique: difficile de déraciner un arbre. A trop se revendiquer de ses racines, on risque de trouver prétexte à l'immobilité. On parle aussi – autre métaphore – de *bagage*, notamment lorsqu'on évoque le *bagage culturel*. Mais alors, le bagage peut apparaître comme un encombrement. Disons alors que les racines valent par la croissance qu'elles favorisent et le bagage par le voyage qu'il permet. Si nous voulions filer la métaphore jardinière, la mémoire se pourrait comparer à un terreau: cette terre est faite d'un nombre immense de composés et d'organismes et c'est à partir de ce terreau, qui symbolise l'ensemble des oeuvres humaines, que l'on peut commencer à cultiver son jardin... et faire que les choux plantés croissent jusqu'à devenir nourriture.

Ce terreau est donc un dépôt du passé, indispensable à la croissance. Le nationalisme – au sens de religion des racines – refuse toute croissance à partir de ce terreau, il n'en veut que la conservation. Il ne s'agit pour lui que de vibrer – affectivement et non raisonnablement – au *Volksggeist* évoqué par Herder ou Fichte, cet *esprit* ou *génie du peuple* qui, selon eux, subsisterait dans le sang, la langue ou la terre.

A ce propos, permettez-moi une petite parenthèse. L'idée de *terre sainte*, si présente dans le monde biblique, est souvent comprise de manière superficielle, souvent hélas par les Juifs et les Musulmans eux-mêmes. La terre sainte ne se présente jamais dans la Bible sous la forme de cette terre mère que la mythologie grecque nomme *Gaïa* (les hellénistes proposent de traduire plutôt par terre-grand-mère). *Gaïa* est précisément l'ancêtre absolue – la racine et donc la mémoire absolue – qui, dans la mythologie, sera forcée de garder les enfants fécondés par *Ouranos* dans son sein: intéressant que la vie contenue dans cette terre-là soit interdite de *mise au monde*! Dans la Bible, au contraire, la terre n'est pas mère mais épouse... donc projet, donc choix de liberté, donc fécondité... Elle n'est jamais une terre-mère, mais une *terre promise* et, comme une épouse, toujours à conquérir. Même possédée, elle se mérite. Fin de la parenthèse.

Les racines constituent donc les conditions objectives de la constitution de notre identité – et de celle de nos élèves–. A les vouloir absolutiser, on cède à la tentation d'idolâtrie. A en vouloir nier la puissance de vie, on prépare une génération de *déshérités*, réduits à n'être que pure invention d'eux-mêmes... et pour filer encore la métaphore jardinière, à pousser hors-sol. Ce projet de négation de la mémoire va faire l'objet maintenant de ma dernière réflexion.

Le refus de la mémoire des oeuvres

Je signalais tantôt l'ambiguïté de notre rapport à la mémoire: d'un côté l'idolâtrie des racines, d'un autre le refus de transmettre la mémoire. Je suggérais que l'école fût coupable de cette démemoration massive.

Avant de tenter de démontrer mon propos, une précision... pour éviter que les professeurs qui m'écoutent ne m'accusent de quelque idolâtre intention de restaurer la mémoire de l'école à grand-papa: je ne réclame pas le retour du psittacisme à l'école, ce terme abscons désignant la science du perroquet répétant mécaniquement ce qu'il entend.

La mémoire à laquelle je m'attache est celle qui procède de la transmission de la culture. Et encore faut-il préciser que la tradition... la transmission donc... ne vaut pas en soi mais par ce qu'elle contient: *La tradition aimée pour elle-même, c'est bête comme un grattoir sans allumettes*, écrivait Jean Guittou.

Cela étant précisé, attachons-nous à décrire ce *complot de démemoration*.

Un vaste mouvement de pensée s'oppose à la transmission, engendrant une génération que François Xavier Bellamy nomme les *déshérités*⁸. C'est un mouvement souvent sournois, qui peut ne pas vouloir explicitement s'opposer à la transmission de la culture mais agit concrètement pour en minimiser l'importance sinon en contester la pertinence ou alors se résigner à l'extinction des valeurs fondamentales qui ont forgé nos mémoires.

Bellamy analyse avec profondeur ce courant d'idées qu'il fait remonter très loin dans l'histoire. Il dénonce trois auteurs principaux: Descartes, Rousseau et Bourdieu.

René Descartes est le penseur du doute... pas d'inquiétude jusque là. Je crois, sans beaucoup en douter, que le doute est simultanément le moyen et l'objectif de la pensée. La difficulté est que Descartes à la fois fait du doute une méthode et en même temps... le redoute! Après avoir été ce qu'on appellerait aujourd'hui un élève surdoué, il remet en question tout l'enseignement reçu au prétexte que rien de ce qu'on lui a transmis n'est absolument certain. A quoi donc servent les livres et les maîtres si le seul moyen d'acquérir une certitude est de la découvrir par soi?

Notons au passage qu'on pourrait opposer à Descartes une double objection. D'abord: si le doute est nécessaire à la pensée, les savoirs entachés de doute ne sont pas invalidés par le fait qu'ils suscitent un doute. Aujourd'hui, on admet, par exemple, que toute théorie scientifique est réfutable... et sera probablement réfutée un jour. C'est le concept de *réfutabilité* chez Popper, pour qui une pensée irréfutable ne procède pas de la science mais de la métaphysique. Ensuite: parmi les savoirs transmis, beaucoup ne ressortissent pas aux catégories du vrai et du faux. Une composition musicale, par exemple, n'est ni vraie ni fautive. On peut mettre en doute l'attribution de telle partition à tel auteur mais la musique elle-même ne peut pas faire l'objet d'un doute... au sens cartésien du terme.

Mais pour Descartes, il faut douter de tout – et surtout de ce qui est transmis. Tout est à élaborer par soi. Mieux vaut selon lui un petit nombre de connaissances certaines plutôt que de nombreuses qui demeureraient incertaines. Cette posture est évidemment reprise par de nombreux pédagogues contemporains, s'attachant à laisser l'enfant construire lui-même son savoir.

Voici les mots par lesquels Descartes exprime cette intuition:

Je pensai que les sciences des livres s'étant composées et grossies peu à peu des opinions de plusieurs diverses personnes, ne sont point si approchantes de la vérité que les simples raisonnements que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se présentent.

⁸ Cf François-Xavier Bellamy, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, J'ai lu, 2014. Je m'inspire largement de cette analyse

La culture polluerait l'intelligence et cette pollution caractériserait le temps de l'enfance, dont le *malheur* est qu'il est un temps où l'homme ne dispose pas encore de l'entier de ses facultés. La malédiction de l'enfance est de requérir des parents et des maîtres. Et c'est là que Rousseau va faire un pas de plus.

Dans sa fameuse *illumination de Vincennes*, Rousseau reçoit comme une révélation: la culture s'oppose à la nature, laquelle a voulu nous *préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant*.

Descartes rêvait d'un homme qui serait né adulte sans jamais avoir à passer par l'enfance. Rousseau, lui, rêve d'un homme qui demeurerait à tout jamais dans l'innocence – supposée – de l'enfance. Les deux postures sont différentes, mais ont ceci en commun qu'elles rejettent la transmission de la culture et la culture elle-même.

Le propos de Rousseau est explicite:

Oh Dieu! Toi qui tiens dans ta main les Esprits, délivre-nous des Lumières et des funestes arts de nos pères, et rends-nous l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur et qui soient précieux devant toi.

Ou ailleurs

L'état de réflexion est un état contre nature, et l'homme qui médite est un animal dépravé.

En écrivant l'*Emile*, Rousseau applique sa conception naturaliste à l'éducation. Le temps nous manque pour montrer en quoi la pédagogie de l'*Emile* influence durablement nos propres pratiques: refus du maître (Bellamy note que le *pair* remplace le *père*... auquel d'ailleurs Rousseau propose de retirer la responsabilité de l'enfant pour le confier à un précepteur désigné avant sa naissance). Ce précepteur, dans l'idéal, devrait être un autre enfant. Je me limite à insister sur le fait que Rousseau récusait avec la dernière énergie toute transmission des savoirs et qu'il pose ainsi les bases d'une éducation aux méthodes non directives et aux objectifs purement utilitaires (Le seul livre que lira Emile est Robinson Crusoe).

Là aussi, il est facile d'opposer à Rousseau le caractère totalement infondé de sa pensée, puisque l'expérience commune – comme la science la plus rigoureuse – mesure bien que l'enfant privé de culture est loin d'atteindre cette *béatitude naturelle* que lui promet cette doctrine.

Le troisième contempteur de la mémoire serait, d'après Bellamy, le sociologue Pierre Bourdieu. Même s'il ne se réclame pas de Rousseau, il considère la culture comme un ensemble d'*habitus*, c'est-à-dire des dispositions à penser et à agir transmises par l'éducation. Bourdieu, qui est de formation marxiste, considère que ces *habitus* sont arbitraires et que rien ne permet de les hiérarchiser entre eux. La culture serait un moyen mis en oeuvre par les *dominants* pour faire valoir leur excellence par rapport aux *dominés*. Au fond, il transpose la doctrine de Marx relative au capital économique au capital culturel. C'est donc au nom de l'égalité qu'il faut refuser la mémoire culturelle. La culture n'est pour lui qu'un moyen de sélection qu'il refuse avec la dernière énergie mais qui serait comme jouée d'avance. Le temps de l'école serait donc un temps purement factice et la transmission de la culture une transmission des inégalités. L'école ne devrait alors avoir pour seul et unique objectif la préparation à la vie professionnelle, qui serait la *vraie vie*.

Telle est bien la situation de l'école contemporaine à laquelle nous assignons comme tâche première la préparation à l'intégration sociale par le travail. Chose en réalité assez étrange puisqu'un mouvement semble se dessiner, qui veut retrouver un équilibre entre la vie professionnelle et l'existence privée. Tout se passe comme si la constitution d'une mémoire culturelle – littérature, musique, philosophie et même histoire des sciences – devait céder devant

les *diktats* de l'utilité. Une question récurrente se pose à l'école: *A quoi cela sert-il?* Le service évoqué est ici l'utilité en termes de carrière professionnelle.⁹

Refuser l'amnésie

Il faut à la mémoire redonner sa chance: la préserver certes des risques de figer le devenir et de noyer la liberté dans quelque marécage d'idéologie, mais l'accueillir comme une nourriture sans laquelle l'homme est *aboli* (C-S-Lewis).

Fulbert de Chartres rappelait, dans une formule reprise ensuite par ce nombreux auteurs, que *nous sommes des nains juchés sur les épaules des géants*.

Paul Valéry exprimait la même idée en ces termes:

Rien de plus original, rien de plus soi que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer. Le lion est fait de mouton assimilé.

Se nourrir des autres, de leur être, de leurs oeuvres: existe-t-il plus belle définition de la mémoire?

Trouver n'est rien, écrivait Paul Valéry, *le difficile est de s'ajouter ce que l'on trouve*. L'aphorisme peut se traduire aisément en termes pédagogiques: *Savoir n'est rien, le difficile – l'important aussi – est de s'ajouter ce que l'on sait*.

Vos oreilles exercées auront reconnu la distinction qu'opérait souvent Antoine de La Garanderie entre le *savoir* et le *connaître*. *Savoir*, c'est accumuler et mémoriser des informations... et c'est plus que nécessaire. *Connaître*, c'est naître au sens et faire ainsi que ces savoirs m'habitent totalement, comme une nourriture devient *moi*, s'installe au *coeur du moi*.

Dans ce sens, il n'y a de connaissance que *par-coeur*. En hébreu, le coeur se dit *LeV*, deux consonnes signifiant l'une la maison et l'autre l'étude. L'enfant (*ieled*) lui-même se dit d'un mot habité par cette consonne (*lamed*) qui évoque à la fois le bonheur, la tâche et parfois l'ascèse d'apprendre. Seul Marcel Jousse a eu le courage de traduire ce verset important de l'évangile en conservant la *résonance* hébraïque: *Laissez venir à moi les petits apprenants*.

Le coeur désigne, dans son sens hébraïque, la maison d'études. Cette maison, nous l'habitons et nous la construisons. La mémoire nous façonne et nous la façonnons. Elle est infiniment fragile et requiert une attention de chaque instant. Cette attention est au... coeur de la mission de l'école.

Jean-Daniel Nordmann

1er septembre 2017

⁹ Cette question du sens de l'école est largement abordée dans mon dernier livre... qui apportera au lecteur les précisions qu'il pourrait requérir devant les inévitables simplifications d'une brève conférence.